

## La guerre du Vietnam

### Notre responsabilité

#### I. — Pourquoi nous devons faire quelque chose

Le problème reste posé : nous devons faire quelque chose (1). Non seulement parce que la guerre du Vietnam représente un danger physique pour le reste du monde, à l'ère nucléaire — façon égoïste mais valable, certes, de poser le problème. Mais aussi parce que cette guerre représente un danger peut-être plus grand encore à nos yeux, parce que plus actuel, celui de l'oppression de tous les peuples qui se veulent libres : elle est un test, la preuve que l'impérialisme des Etats-Unis est en train de développer une volonté déterminée d'empêcher à travers le monde toute révolution, ou toute évolution démocratique et sociale.

Il est évident que le Vietnam est un seul pays, Nord et Sud, et que les Américains en soutenant contre la volonté populaire le régime de Diem, qui satisfaisait à bon compte leur anticolonialisme à sens unique, puis tous les gouvernements militaires ou civilo-militaires qui se sont succédé depuis à Saigon, sont responsables du viol des accords de Genève qui prévoyaient les élections libres et la réunification, réunification qui est plus lointaine que jamais.

Il est évident que les Américains sont engagés au Vietnam de par leur seule volonté et nullement par celle des Vietnamiens ; que les gouvernements fantoches qu'ils montent et démontent demandent leur aide contre le Nord ne peut faire illusion, pas même aux autorités américaines qui savent bien que c'est leurs dollars qui intéressent militaires et bourgeoisie vietnamiens. Les Américains sont responsables de la guerre au Vietnam.

Les Américains sont responsables de l'escalade et du génocide qu'ils entreprennent ; il ne fait aucun doute que, si la guerre du Vietnam dure encore quelques années, il ne restera plus beaucoup de Vietnamiens à protéger sous des tapis de bombes.

La vérité est que les Américains n'ont aucune solution de rechange à apporter aux mouvements socialistes qui risquent de se développer, ils le savent, non seulement en Asie du Sud-Est, mais dans toute l'Asie, mais à leur porte, en Amérique latine, et partout où les véritables problèmes sont la misère et la faim. Aucune autre solution que la force brutale et la violence. Et pourtant, malgré l'énorme puissance américaine, il apparaît — sauf le risque du génocide — qu'un petit peuple sans grandes ressources peut résister — au prix de quelles misères ? — au « gros bâton » américain, peut tenir... peut-être assez longtemps pour émouvoir le reste du monde ?

Comment pourrions-nous rester insensibles — non pas même parce que nous sommes socialistes, mais par simple fraternité humaine — comment



(Photo A.F.P.)

*Des yeux à jamais dessillés.*

pourrions-nous nous taire devant ce qui se passe au Vietnam ? Certes, nous savons bien que les Viet-cong reçoivent des armes et des jeunes gens du Nord-Vietnam ; ne sont-ils pas tous un même peuple ? Mais nier que le Vietcong représente la majorité des Sud-Vietnamiens, et refuser sous ce prétexte de discuter avec lui, alors qu'il tient les Etats-Unis en échec avec toute leur puissance militaire et autre — continuer à voir une « agression » du Nord contre le Sud dans le mouvement de résistance qui s'est développé contre le régime Diem — aucun de ces prétextes ne résiste à l'écrasante réalité : que la plus grande puissance du monde, avec ses 190 millions d'habitants et son très haut degré de développement scientifique et technique, bombarde sans répit un petit pays sous-développé et misérable, le brûle et le ravage, tue ses habitants par dizaines de milliers.

Comment oserions-nous dire que ces hommes ne nous intéressent pas ! Certes le Vietnam est loin, les Vietnamiens ne nous ressemblent pas, ils parlent une autre langue... Comment oserions-nous dire qu'un enfant au visage brûlé de napalm, qu'un homme que l'on torture, ne nous ressemble pas ! Le peuple vietnamien est un des plus anciens du monde. Sa civilisation est une des plus vieilles du monde. La nation vietnamienne remonte vraisemblablement au X<sup>e</sup> siècle. Les Vietnamiens, le sait-on assez ? n'ont jamais accepté aucune domination, qu'elle fût chinoise, française, aujourd'hui américaine.

1 Voir T.S. n° 286, 287 et 289

Le vrai problème au Vietnam — et comment osons-nous dire qu'il ne nous concerne pas ? — c'est la faim ; c'est que près de la moitié des enfants meurent avant l'âge de cinq ans... C'est l'ignorance ; c'est le sous-développement. Au Nord, on avait construit des coopératives, des chemins de fer, des digues, des écoles. Qu'en restera-t-il dans quelques années ? Qu'en reste-t-il déjà aujourd'hui ? Le paysan vietnamien a toujours eu pour ennemi le ciel qui lui dispense les tornades, les inondations ou la sécheresse. Mais aujourd'hui, il en pleut des bombes et de l'essence enflammée. Croyez-vous qu'il puisse vaincre seul ce fléau ?

Ne rien faire, voyez-vous, c'est se rendre complices. Et il ne faut pas croire que dans cette lutte nous soyons isolés. C'est même d'Amérique que nous vient l'impulsion la plus forte dans cette lutte pour la paix. Ce mouvement d'opinion s'est d'abord manifesté chez les intellectuels, et c'est dans les Universités que se sont tenues les premières conférences contre la guerre au Vietnam. Spontanément des professeurs ont appelé leurs étudiants à discuter librement dans l'enceinte des facultés. Puis des communautés religieuses ont exprimé leurs doutes sur l'action « pacificatrice » de l'Amérique au Vietnam ; aucune Église américaine n'échappe aujourd'hui à la discussion à propos de la guerre américaine. Les sinologues américains entendus par la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain, et en particulier le plus célèbre et le plus écouté, le professeur Fairbairns, ont critiqué la bonne conscience des Américains qui se font « promener en pousse-pousse tout en gardant la conscience politique d'un démocrate farouchement égalitaire ». De grands journaux des États-Unis ont pris parti contre la guerre, en particulier le New York Times. Au Sénat même, le groupe Fulbright-Mansfield s'oppose dans un sens modérateur aux initiatives du président Johnson ; et depuis peu Robert Kennedy, le frère de l'ancien président, s'est placé en tête de la lutte pour la paix au Vietnam.

L'opinion publique américaine n'est certes pas encore ébranlée par cette crise de conscience ; mais elle commence à être désorientée par cette guerre où part le contingent ; elle risque de l'être davantage si on lui demande de plus en plus son argent et ses garçons. Et la Maison Blanche tient — c'est connu — un grand compte de l'opinion lorsqu'elle ne parvient plus à la modifier à son avantage.

Par ailleurs, l'opinion européenne peut avoir une influence sérieuse sur la politique américaine, dans la mesure où elle oblige les Américains à perdre cette bonne conscience sans laquelle ils ne peuvent agir, surtout lorsque cette opinion est celle de peuples proches d'eux par la civilisation. Elle n'a guère bougé pour l'instant, sinon un peu en Suède — et surtout en France. Mais nous devons essayer de la réveiller. Comme nous devons appuyer les pacifistes américains. Et nous pouvons le faire.

## II. — *Que pouvons-nous faire ?*

Les principes sur lesquels nous pouvons nous appuyer sont simples. Les peuples ont le droit de

disposer d'eux-mêmes ; pourquoi pas le Vietnam ? Le Vietnam n'est qu'un seul peuple ; ce peuple est coupé en deux et le demeure à cause d'interventions étrangères ; les Vietnamiens ont le droit de reconstituer leur unité dans des élections libres. Pour cela il faut que les troupes étrangères quittent le pays. Et pour y parvenir, il faut négocier — et négocier avec ceux qui se battent. Une neutralisation du pays paraît une base de discussion réaliste, qui permettrait aux Américains de sauver la face.

Les moyens aussi sont simples. Il existe déjà en France diverses associations et groupements, politiques ou non, qui luttent pour la paix au Vietnam, et qui ont déjà entamé une campagne d'opinion : le collectif intersyndical d'action pour la paix au Vietnam regroupant des syndicats universitaires ; le Mouvement de la Paix ; le Parti communiste ; les groupes non-violents ; le Parti socialiste unifié ; divers comités régionaux. Il faut que ces divers mouvements s'efforcent plus encore d'agir ensemble, d'agir encore plus, séparément ou ensemble. Il faut afficher, tenir des réunions d'information, manifester chaque fois que c'est possible. Il faut faire preuve d'imagination dans les techniques de propagande : manifestations silencieuses, défilés d'hommes-sandwiches, colloques réunissant des personnes d'un même milieu professionnel : par exemple médecins, ou enseignants, ou avocats et juristes, ou responsables syndicaux de telle ou telle branche d'activité en contact sous une forme ou une autre avec les Américains ; lettres adressées ou portées aux consulats des États-Unis ; organisation de rallyes de propagande ; organisation de distributions de documents d'information (par exemple photographiques) aux automobilistes sur les routes, etc. En bref, profiter au maximum de la relative bienveillance, maintenant évidente, des autorités préfectorales, de la police (en province) et du gouvernement qui ne peut renier sa propre politique. Les formes précises demandent à être étudiées localement, dans chaque cas, mais d'ores et déjà, il semble qu'on puisse aller plus loin, ne serait-ce qu'en généralisant les types d'action déjà expérimentés à Paris.

**Germaine Pivasset.**

**Fin**